

Première Partie
LA FAMILLE BEAUX

I

NOS ANCIETRES

Sans doute pour flatter mes manies, peut-être aussi par goût atavique pour les histoires - ou légendes - familiales, vous m'avez souvent demandé de consigner par écrit mon petit bagage personnel de traditions.

Le monde évolue si rapidement, maintenant, que lorsque les gens de ma génération auront tous disparu, bien peu de fils vous relieront à nos ancêtres. C'est d'eux, cependant, que nous tenons, que vous tenez avec la vie, vos penchants, vos goûts, vos convictions et même votre position sociale à l'aube de votre propre existence.

Nous avons le privilège assez rare de connaître actuellement notre filiation paternelle et maternelle pendant 12 générations de Beaux (10 au delà de moi-même, plus mon fils et mon petit-fils). C'est grâce au travail considérable que mon grand-père, poussé par son amour de la famille, a réalisé en son temps en faisant éditer sa "Généalogie", ouvrage auquel je vous renvoie pour peu que vous vouliez être ferrés à glace sur trois siècles de notre petite histoire.

L'arbre pittoresque que mon fils Tito a tracé sur le mur de la "pièce neuve", à Lasalle - sans nous faire remonter à Adam et Eve - montre la vitalité de notre famille par le foisonnement de ses branches couvertes de plus de 200 noms. Mais, fatalement, la progression géométrique des générations, et la perte de contact avec les cousins de plus en plus éloignés, en font un témoignage un peu touffu, et incomplet maintenant, car sauf pour notre rameau, il n'est plus très à jour.

Aussi je pense qu'il importe surtout de mettre en relief, la liste des 12 fils Beaux qui se sont succédés depuis l'an 1600 jusqu'à nos jours, en y associant le nom de leurs épouses, le lieu et la date de leur naissance et de leur mort - et leur profession.

Cela constituera la chaîne de cette petite histoire de notre famille que j'essaierai de raconter ensuite.

En procédant du plus proche vers le plus éloigné, je vais donc remonter dans le temps, en vous précisant que :

- 1°) Hubert Auguste VI Beaux, né en 1950 à Bordeaux est le fils de
- 2°) Auguste V Robert Beaux - dit Tito (1924-1961) époux de Gladys Lascelles (1925 Aberdeen), né lui-même à Alger de
- 3°) Auguste IV Louis Beaux (Lyon 1899-) époux de Valentine Chevallier (1899 Odessa) - soyeux (fabricant) fils de
- 4°) Auguste III Ernest Beaux (Lyon 1863-Lasalle 1913) époux de Marie Antoinette Giraud (Privas 1874-Montpellier 1964) - soyeux (marchand de soie à Lyon) fils de
- 5°) Auguste II Ferdinand Beaux (Lyon 1840-Caluire 1923) époux d'Amélie Beaux (Lasalle 1839-Milan 1903), sa cousine - soyeux (marchand de soie et industriel à Lyon, d'abord, puis à Milan) fils de
- 6°) Auguste I Beaux, (Lasalle 1800-1858) époux de Clotilde Lenoir (née à Lyon, mais d'origine très probablement écossaise, morte en 1855) - soyeux (filateur à Lasalle et marchand de soie à Lyon) fils de
- 7°) Jean IV Beaux (Lasalle 1760-1826) époux de Madeleine Bancal (1759-1833), maréchal ferrant et éleveur de vers à soie, puis filateur à Lasalle, fils de
- 8°) Jean III Beaux (Lasalle 1733-1791) époux de Louise Grousset, maréchal ferrant à Lasalle, fils de
- 9°) Louis Baux né vers 1702 à Saint-André de Majencoules, dans le massif de l'Aigoual, venu ensuite s'établir à Lasalle où il est mort à une date inconnue - époux de Constance Voisin, de Lasalle. Il était fils de
- 10°) Jean II Baud 1669/1727 - époux de Jeanne Berthezème (1667/?) maréchal ferrant à Saint-André de Majencoules où il était né de
- 11°) Jean I Baud né en 1638 probablement au Beffre, en Lozère, près de Meyrueis d'où il était venu se fixer comme maréchal ferrant, à Saint-André de Majencoules, pays de sa femme Antoinette Doumange (1636-1678). Il devait être le fils cadet de notre premier ancêtre connu :
- 12°) Raymond Jean François Baud, maréchal ferrant au Beffre.

"Ouf ! Nous voilà au pied de l'arbre généalogique."

II

VERS LA SOURCE : LE CAUSSE MEJEAN

Je ne saurais donc trop recommander à ceux que cela intéresse, de lire l'ouvrage de mon grand-père "Généalogie de la famille Beaux" dans sa 4^e édition (Paris, typographie Gaston Née, 1 rue Cassette, 1891) : elle ajoute aux documents des éditions précédentes des témoignages précieux sur les origines de notre famille, et éclaire son cheminement, grâce à l'analyse très perspicace que l'auteur a fait de ce complément d'archives.

Il semble bien établi que nous descendons d'une tribu de maréchaux ferrants apparue pour la première fois dans les actes civils ou religieux à l'orée du XVII^e siècle. Les documents viennent de Meyrueis, en Lozère. Mais les hommes vivaient au sommet du Causse Méjean, dans le hameau du Beffre (ou Buffre), paroisse de Hures (tiens, nous venons de Hures comme Abraham !) à une quinzaine de kilomètres au Nord.

Peu de chances que nos aïeux soient allés se réfugier à plus de 1.000 mètres d'altitude dans ce désert austère s'ils avaient vécu auparavant dans quelque riante vallée, ou dans une bourgade prospère !

Or le Causse Méjean doit être particulièrement ingrat. C'est le haut plateau calcaire qui garnit la grande boucle que forme le Tarn, depuis les sources du Tarnon, au col des Faïsses, sur la corniche des Cévennes, en passant par Florac, Sainte-Enimie, les gorges, jusqu'à Peyreleau où il rejoint la Jonte venue de Meyrueis : La boucle se ferme ici vers l'est en rejoignant le haut Tarnon par la route des Vanels. Je n'y ai, hélas, jamais pénétré au temps où j'aurais pu le faire. Mais je l'ai souvent contourné en suivant la route de Lasalle à Florac - précisément par le tunnel des Vanels - ou en visitant les gorges du Tarn. J'ai parcouru également son homologue, la Causse Noir, qui le prolonge au-delà de la Jonte, vers Millau : on imagine facilement ce que pouvait être la vie dans ces hameaux de quelques feux, au milieu d'une pauvre végétation de garrigues à moutons, balayés par le grand vent que rien n'arrête. Si on regarde maintenant la carte Michelin, on remarque un "aven" à Hures, à côté du Beffre, et non loin de là un petit terrain d'atterrissage (de secours sans doute) à la "Plaine de Chanet" à 17 km de Florac. Ce n'est pas un endroit où l'on irait se fixer de gaité de coeur.

Voilà le rude pays - prédestiné aux origines puisqu'on y a découvert des vestiges d'animaux antédiluviens - où nos ancêtres ont dû apparaître dans des temps reculés, et subsister pauvrement pendant des siècles. Jusqu'au

jour où ils firent surface dans les archives de Meyruis.

Au début du XVII^e siècle, on voit qu'ils sont maréchaux ferrants de père en fils. Leur nom s'écrivit Baud, et ils ont de nombreux enfants, baptisés tous plus ou moins des mêmes prénoms, en particulier Jean et François qui reviennent à tout bout de champ dans les actes. Comme ils exercent tous le même métier dans un pauvre hameau où ne doit pas abonder la pratique, il est naturel que seul le fils aîné ait pu garder la forge paternelle, et que les cadets s'en soient allés chercher fortune ailleurs.

C'est ainsi qu'on les voit essaimer à Hures, à Sainte-Enimie, à Blajoux, au Mas Saint-Chély, et puis plus bas encore - éternelle descente des rudes montagnards vers les vallées plus riches et plus accueillantes - vers le sud, au contact de la civilisation de la mer.

Le premier qui nous intéresse est le dénommé Raymond Jean François né au Beffre vers 1600 et marié vers 1620. Son fils aîné, au moins, resta certainement au pays où persiste le nom des Baud ou Beaud. C'est la branche dite de Meyruis, dont nous nous séparerons désormais.

Un autre de ses enfants, Antoine, s'établit non loin de là à Blajoux. Marié en 1657, il eut notamment un fils Etienne qui descendant sans doute à Florac eut l'idée de suivre vers le sud la route de Nîmes... et arriva le premier à Lasalle où il contracta mariage en 1690 avec une demoiselle Jeanne Fellerin. Ainsi nos arrière-arrière cousins étaient-ils déjà implantés sur les bords de la Salindrenque - et même à Cognac - une quarantaine d'années avant que notre aïeul direct, Louis vienne les rejoindre comme nous le verrons plus loin.

D'autres enfants d'Antoine essaimèrent vers Sumène où une branche de notre famille prospéra pendant deux siècles et cousina étroitement avec les Beaux de Lasalle.

Revenons à notre premier ancêtre connu : Raymond Jean François, tête du tronc commun : en outre de son fils aîné resté au pays, et d'Antoine dont nous venons de voir la descendance émigrer dans la région de Lasalle - Cognac - Sumène, il eut d'autres fils cadets, parmi lesquels celui que j'ai catalogué Jean (1er).

Ce Jean quitta lui aussi le Beffre et s'en alla chercher fortune au delà de l'Aigoual, à Saint-André de Majencoules. A l'âge de 29 ans, il y épousa en 1667 sa Toinette Dommenge. Dans ce pittoresque village de la haute

vallée de l'Hérault où il avait apporté son enclume de forgeron, il devint notre aïeul, fondant la branche cadette, dite de Saint André, dont nous descendons directement.

III

ITINÉRAIRE DE LA FAMILLE : PREMIÈRE ÉTAPE UNE HALTE A ST ANDRÉ DE MAJENCOULES AU XVII^e SIÈCLE

Voilà les Baud dans ce Saint-André, où ils pratiquèrent pendant une cinquantaine d'années leur artisanat de "maréchaux à forge". En venant des hauteurs du rude Causse Méjean (1000 mètres), ils y trouvèrent à quelques 500 mètres d'altitude, une nature plus riante, des châtaigniers, des mûriers, et passèrent de la civilisation pastorale à celle d'une agriculture plus élaborée, notamment à l'élevage des vers à soie qui avait été introduit dans les Cévennes sous Henri IV.

Jean Ier eut de Toinette - qui mourra jeune en 1678 - quatre filles et deux fils : Jean en 1669 et Jacques en 1672. On ne sait pas ce que devint ce dernier. Il ne semble pas qu'il ait fait souche. Quant à l'aîné, Jean II, il persévéra dans la maréchalerie à Saint-André, et épousa en 1692 Jeanne Berthezène, du hameau voisin du Mazel.

Leur fils aîné, Jean-Baptiste, se maria plus tard à Sumène, où il fut sans doute attiré par ses cousins.

Un autre, François mourut à 35 ans à Lasalle en 1734. On ne sait quand ni comment il s'y était fixé, auprès d'autres cousins venus, nous l'avons vu, de Blajoux, à la suite d'Etienne, un demi-diècle plus tôt.

Enfin, le plus jeune Louis, né vers 1702 à Saint André quitta lui aussi son village pour Lasalle, où nous le retrouvons maréchal ferrant en 1726, lors de son mariage avec Constance Voisin, Lasalloise du hameau de Saint-Bonnet.

Ainsi les Baud quittent Saint-André de Majencoules - où l'on n'entend plus parler d'eux - pour aller rejoindre d'autres descendants de l'aïeul commun Raymond Jean François à Sumène ou à Lasalle.

C'est bien naturel : de la terrasse de leur belle église romane, ils pouvaient voir le soleil se lever derrière les admirables crêtes des Cévennes Le Liron, le Fageas, la Fage, au delà desquelles il serait plaisant de se fixer

toujours un peu plus bas. Si les chemins sont abrupts et sinueux, la distance n'est pas longue à vol d'oiseau, et Lasalle comme Sumène faisaient figure de séduisantes capitales à côté de Saint-André. Mais les populations étaient perturbées par les luttes religieuses qui déchirèrent les Cévennes après la Révocation de l'Edit de Nantes en 1685 : nos forgerons allaient quitter le très catholique Saint-André pour venir à Lasalle en pleine terre huguenote.

IV

ITINERAIRE DE LA FAMILLE : 2° ETAPE
A LASALLE AU XVIII° SIECLE

Quand il arrive à Lasalle, Louis a au moins 15 ans. La guerre des Camisards, commencée en 1702 - l'année de sa naissance - avait pris fin en 1704 et avec elle les dramatiques événements qui avaient ensablanté les vallées de la Salindrenque et des Gardons. Aussi, dans la paix retrouvée, au moins en surface, il est probable que notre famille venue des "terre blanches", catholiques n'a pas dû connaître de crise de conscience religieuse : ni persécuteurs, ni persécutés. Mais qu'en a-t-il été des cousins déjà implantés à Lasalle depuis une génération ? Il semble bien qu'ils demeurèrent toujours catholiques si l'on s'en réfère à leurs actes de baptême et de sépulture.

Tous ces forgerons avaient dû déjà tâter de la sériculture, depuis qu'ils s'étaient fixés dans les basses Cévennes. A Lasalle, au XVIII° siècle, Jean III (1733) et surtout Jean IV (1760) eurent sûrement quelques mûriers et une magnanerie et ils tirèrent un complément de ressources de la vente de leurs cocons et de leurs graines de vers à soie.

On les voit acquérir en 1735 une petite vigne, avec des châtaigniers et une source au "Causse Noir" au dessus de la Mouthe - (revendue par la suite, à leurs cousins de Saint-Bonnet) - et en 1743 une maison à la Croix avec "boutique et écurie", qu'ils occupaient déjà en location.

C'est celle que nous appelons "la petite maison", où dans mon enfance logeait le jardinier et aussi, pendant l'été, la bonne Cousine Elise dont je vous reparlerai. La forge était, m'a-t-on dit à l'emplacement actuel du "tunnel" (?)

A partir de Jean III, notre nom figure sur les registres paroissiaux de Lasalle avec l'orthographe BEAUX qu'il a conservée depuis. A ce sujet, je

dois avouer que je me suis amusé à faire courir une légende sur l'étymologie de ce nom : j'avais trouvé plaisant d'y voir le pluriel de BEAL, qui signifie dans les Cévennes un de ces petits canaux dont usent les paysans pour irriguer leurs prés. Cette hypothèse fantaisiste ne tient pas plus debout que celle de mon cher Grand-Père qui prétendait en plaisantant que la forme archaïque BAUD venait de l'italien BALDO, courageux, fier. Disons tout bonnement que, provenant peut-être d'un sobriquet flatteur attribué à quelque "beau garçon" au moment où les ancêtres de nos ancêtres n'avaient pas encore de nom de famille, BAUD est devenu BAUX, ou BRAUD, puis BEAUX par la grâce des rédacteurs d'actes de baptême. Ces scribes ne manquaient pas de fantaisie : j'en veux pour exemple ce document reproduit dans le livre de la généalogie, auquel intervenaient Jean III et Jean IV, sur lequel on avait bravement écrit "Présents JEANS (sic) BEAUX".

On aime les pluriels à Lasalle !

. .
.

Donc, arrivé à Lasalle au début du XVIII^e siècle, Louis, puis son fils Jean III et son petit fils Jean IV ont connu une certaine promotion sociale, en s'enrichissant. Ils exercent toujours leur rude métier de maréchaux ferrants, mais deviennent peu à peu propriétaires. En outre de la vieille maison de la Croix et de la vigne du Causse Nègre déjà citées, on relève l'achat d'une autre maison (revendue aussi depuis) au quartier de la Gravière - à côté de l'actuelle Chapelle Evangélique, au centre du village - Egalement la prise à bail de pièces de terre, etc...

Quand arrive la Révolution, Jean III meurt à 58 ans en 1791 - et son fils Jean IV qui a alors 31 ans est certainement un des "citoyens" les plus en vue du village. J'ai constaté dans les différents papiers que j'ai pu examiner en dehors de la Généalogie, qu'on mentionne plusieurs fois son nom, à côté de ceux d'un Cabanis, notaire - aïeul de notre ami Jean Cabanis, fils de notaire lui-même et actuellement expert-comptable à Paris - d'un Crès ancêtre de nos cousins Godard - d'un Costeraste arrière-arrière grand-père du graveur Jean-Marie Granier - d'un Malzac dont le descendant fut le cher Docteur Malzac de notre enfance, etc...

C'est à ce moment que se produisit un épisode assez cocasse que racontait volontiers mon Père :

Jean IV Beaux, qui devait être un bon républicain, s'associa avec

le Maire de Lasalle, Jean Bruguière pour acheter pour 21.000 frs au printemps 1794 le château de Saint-Bonnet, déclaré bien national après l'émigration de son propriétaire, le Sieur Visse, de la famille des marquis de Ganges. Ils avaient donc déboursé plus de 4.000 écus bien sonnants et trébuchants entre les mains de l'administration du district de Saint-Hippolyte, qui faisait la vente aux enchères.

Mais notre trisaïeule Madeleine Banal était bonne chrétienne. Elle reprocha amèrement à son mécréant de mari d'avoir mal acquis le bien d'autrui à la suite d'une spoliation. Tant et si bien qu'il n'a pas osé conserver ce château : les deux compères l'ont revendu à la fin de la même année 1794 - Mais ils furent alors payés en assignats, qui ne valurent bientôt plus rien du tout. Juste punition du Ciel, a dû proclamer l'aïeule, pour autant qu'elle ait pu élever la voix.

. . .
.

Jean IV a joué un rôle important dans notre famille, non seulement en contribuant à son élévation sociale, comme la suite le montrera, mais encore en mettant au monde 9 enfants dont deux seront nos ancêtres :

L'aîné, Jean V, né en 1787 et mort en 1871 à l'âge de 83 ans - eut de sa femme Madeleine Grégoire, quatre enfants, l'aîné Jean Fulcrand, né à Lasalle en 1815 sera mon bisaïeul, le fameux "Papé" dont je reparlerai plus longuement dans un autre chapitre. En effet, ce "Papé" qui épousa en 1836 Rosine Favier (de Saint-Martin de Londres, dans l'Hérault) eut en 1839 une fille, Amélie - laquelle se maria en 1861 avec son petit cousin Auguste II Ferdinand : leur fils aîné fut mon père. C'est grâce à cette grand-mère que nous nous rattachons à la branche aînée de Lasalle, et que mon père, Auguste III Ernest s'est trouvé être à la fois l'arrière-arrière petit fils de Jean IV par sa mère et son arrière-petit fils par son père.

En effet ledit Jean IV, en outre de quatre filles (dont deux Louise : on était fidèle aux prénoms dans la famille !) eut, après Jean V ci-dessus quatre autres fils - dont le second Jean-François mourut à la Guerre en Russie en 1812 - comme était mort son oncle François pendant la campagne d'Italie en 1792.

Le troisième fils Jean Auguste Ier naquit avec le siècle en janvier

1800. Sur le tard, (du moins pour cette famille où l'on s'est toujours marié jeune), il épousa à Lyon en 1839, Clotilde Lenoir. Ils n'eurent, chose rare aussi chez nous, qu'un seul enfant, mon grand père Auguste II Ferdinand, qui, nous l'avons vu, devait en 1861 épouser Amélie Beaux, la fille de son cousin germain Fulcrand.

Avec ce troisième fils de Jean IV apparaît le prénom d'Auguste. Il témoigne de l'engouement révolutionnaire pour les grands hommes de l'antiquité. C'est aussi, peut-être, une mode venue de Lyon, car à ce moment la sériculture tissait des liens étroits entre nos Cévennes et la capitale de la soierie. Or, on m'a rapporté qu'à Lyon il était d'usage dès cette époque de baptiser Auguste le deuxième fils de chaque famille. Ainsi un de mes amis me disait naguère qu'un vieil oncle à lui voulant lui demander des nouvelles de son cadet, ne manquait pas de lui dire "Et que devient ton Auguste..." qui s'appelait Roger !

V

ITINERAIRE DE LA FAMILLE : 3° ETAPE
XIX° SIECLE : LASALLE, LYON ET MILAN

Revenons à notre double aïeul Jean IV à l'aube du XIX° siècle, à Lasalle. C'est un notable. Il a sa forge, et il fait des cocons. Sa forge, elle passera ensuite à son fils Jean V qui mourra à Lasalle, confortable propriétaire, en 1871. Je crois bien que c'est lui qu'on voit sur une vieille photo jaunie, vêtu en bon bourgeois du 2° Empire avec une belle chaîne de montre. Puis à son petit fils FULCRAND qui est d'abord récompensé d'un diplôme de "Maître Maréchal", à l'âge de 22 ans, puis est appelé ensuite "Vétérinaire" (ce n'est pas incompatible : on peut bien soigner les chevaux que l'on ferre !) A partir d'un certain moment, vers 1850, on le qualifie de "graineur de vers à soie" ce qui a dû être la seule profession de sa maturité. En effet, il voyage beaucoup : à Lyon, en Italie, et même en Orient comme nous le verrons : ce n'était certainement pas pour ferrer des chevaux. Mais il avait été porté par ^{la}vague de prospérité qui, dès le 1er Empire poussait au premier plan la soie des Cévennes et la soierie de Lyon. C'est le départ de l'ère industrielle pour Lasalle qui se couvre alors d'une vingtaine de filatures.

Je ne sais pas exactement quand ni comment les Beaux sont devenus filateurs, après avoir été éleveurs et marchands de cocons. Mais on trouve

la trace en 1830 de la vente par Auguste Ier à son frère aîné Jean V de "sa part de la filature familiale". Il fallait donc que cette filature existât auparavant. Il est probable qu'elle aura été construite par Jean IV qui avait acheté en 1805 du Sieur Donnadiou, ancien capitaine d'infanterie, (vraisemblablement l'ancêtre des Donnadiou de Vabres, de nos jours juristes et grands Commis de l'Etat), la grosse maison de la Croix, auprès de la fontaine, qui réunie à la vieille bâtisse acquise au XVIII^e siècle forme notre maison actuelle.

Or la filature Beaux du XIX siècle occupait l'emplacement de notre "terrasse d'en bas", édifiée plus tard par mon Grand Père, quand son mariage avec sa cousine a réuni les propriétés de la branche aînée à celles de la branche cadette. De cette filature il reste seulement un bien modeste témoin : l'adduction de l'eau de la fontaine qui alimentait alors les bassines, et qui, depuis sert à l'irrigation de notre jardin. (Plus tard, cette eau précieuse fut amenée par mon Père dans la maison, grâce à une pompe à bras, que j'ai ensuite électrifiée - Ce fut le début de "l'eau courante", immense progrès 50 ans avant qu'arrive "l'eau de la ville".)

. . .

.

Voilà donc nos Beaux devenus des bourgeois aisés dès le 1er Empire. Jean IV participe à de nombreuses transactions. En 1807, il achète pour le compte de M. des Hours de Calviac, le moulin de Cornely - dit maintenant de la Peyreficade ("le rocher du figuier") avec le pré qui s'étend sur la rive gauche de la rivière au bas dudit jardin jusqu'au fameux rocher. C'est ce même "pré du Combat" que j'ai racheté en 1942 de M. Meyruais, châtelain de Cornely. En 1808, il acquiert pour lui-même une "maison servant d'auberge à l'enseigne de la Coupe d'Or". Où se situait-elle ? Je n'en sais rien et vais tâcher de le découvrir.

Mais la principale impulsion que Jean IV a donné à la famille, cela a été certainement sa prise de contact, en tant que filateur, avec des soyeux de Lyon. Ce sont ces contacts qui ont amené son fils cadet Auguste Ier à s'installer sur les bords du Rhône, d'abord comme négociant en gros de bonneterie des Cévennes (les fameux bas de soie de Gange et des cousins de Sumène, probablement) puis, comme marchand de soie - lorsqu'il eut vendu en 1830 à son frère aîné Jean V, demeuré au pays, sa part de la filature paternelle.

C'est à Lyon qu'il épouse en 1839 Mlle Clotilde Lenoir, fille d'un moulinier du quai de Retz.

Ils habitaient rue Mercière, lorsque naquit le 27 février 1840 leur fils unique, son grand-père Auguste II Ferdinand.

Avec lui, commence l'histoire contemporaine de la famille et une prodigieuse carrière :

A 15 ans, il perd sa Mère, et voit son Père se remarier l'année suivante (1856) avec une dauphinoise, Mlle Bouvier-Lecras qui mourra en 1881. Deux ans après, son Père, Auguste Ier, meurt à son tour, à 58 ans, non sans lui avoir donné sa procuration générale. Voilà un garçon de 18 ans qui, après de brillantes études au Lycée Ampère, où il saute une classe sur deux, se trouve chef de maison. Il s'associe aussitôt avec un M. Jules Dumas qui a plus de deux fois son âge. A 21 ans, le 7 février 1861, il épouse la fille de son cousin Fulcrand de Lasalle. Elle a un an de plus que lui. Notons au passage que notre "Vigne" (maintenant une pinède) à côté des Vièles avait été achetée à Lauriol entre temps en 1859 par le terrible beau-père Fulcrand, ainsi que le droit d'eau de la fontaine de la Croix.

Le jeune ménage avait déjà une fille, Louise, née en 1861 - mais qu'une rougeole emporta dans sa première année - lorsque naquit à Lyon le 7 février 1863 son Père, Auguste III Ernest. L'arrivée de ^{le} premier fils fut une immense joie pour son grand-père. Elle lui fit supporter gaillardement une rude épreuve : un mois plus tôt son banquier Guyon faisait faillite, et il se trouvait complètement ruiné. De ce bonheur et de ce malheur, il fit des vers de mûlton, car il rimait avec entrain. Obligé de se "reconvertir", comme on le dirait de nos jours, il part en Italie se fixer à Milan, où le père de son ami Edouard Payen l'envoie diriger leurs filatures. Il y réussit brillamment, et s'impose vite comme associé de ses patrons, puis reprend son indépendance... et s'associe de nouveau avec des frères Gervais en 1866. Sans doute pour peu de temps : il avait trop de personnalité pour subir les contraintes d'une association.

Après la première Maison Auguste Beaux, de Lyon, fondée par son père, c'est la naissance de la deuxième firme soyeuse du nom : "Auguste Beaux, 5 via Cusani, Milan, marchand de soie, moulinier et filateur en Lombardie" - ce qu'on appelle là-bas un "setaiolo". La Maison durera jusqu'en 1932 lorsque Mussolini découragera les étrangers implantés en Italie. Elle a survécu

ainsi à son fondateur décédé en 1923.

Mais revenons au jeune foyer de mes grands-parents : d'autres naissances s'y succèdent rapidement, à Milan, celles des frères et sœurs de mon Père.

1864	Georges
1866	Léon
1868	Maurice
1871	Louis qui devait se tuer accidentellement à sept ans, à Lasalle
1873	Louise II, la future Madame Ducessois de Prat, la charmante Tante Zixon
1878	Amélie, maintenant Madame Calderara toujours bien vivante à 93 ans.

Pendant qu'en ces quinze premières années passées dans la métropole lombarde se constituent la fortune et la tribu de mon grand-père, la famille de Lasalle est très éprouvée. Jean V, le patriarche de la branche aînée meurt en 1871. L'année précédente, son fils Fulcrand - mon arrière grand-père - était parti pour Bokkhara, au Turkestan, à la recherche de graine de vers à soie pour la Toscane. Mon Père m'a raconté qu'il avait débarqué à Constantinople où il recruta, comme guide, un ancien brigand. Puis, à dos de mulet, ils traversèrent l'Anatolie et le Caucase par des chemins impossibles, loin de toute civilisation. Sa mission accomplie, il revint en 1871 par la Russie où il apprit que la France avait été vaincue par la Prusse... et que son fils Ernest - qui s'était engagé sur le conseil de son beau frère (son grand-père) avec lequel il vivait à Milan, avait été mortellement blessé à la bataille de Vendôme. On l'enterra à Lasalle dans notre tombe au vieux cimetière, d'où il fut transféré plus tard avec nos autres morts, dans le nouveau.

Ce fut un très gros chagrin pour mon Père, son filleul, qui âgé de huit ans seulement était déjà pensionnaire avec son petit frère Georges au Collège de Saint Rambert l'Île Barbe, près de Lyon, avant d'entrer au Lycée Ampère où leurs frères vinrent successivement d'Italie pour faire leurs études en France.

A Milan, la "Ditta" (firme) Auguste Beaux prospère. Le Grand-Père est richement installé dans son appartement 4 via Dante, au dessous de son gendre le Dr Calderara. Toute la famille passe l'été dans la villa de San Pelle-

grino à 50 km au Nord, à côté de la grande usine de filature et de moulinage où les fils Beaux commencent à apprendre le métier de soyeux sous le double et sévère férule de leur père et de son fondé de pouvoirs, le zurichois Fritz que tous redoutaient particulièrement. Impatients de ce joug, les trois aînés prennent le large vers 1890/1895.

Mon père s'embauche chez les amis Payen, de Lyon, qui l'envoient diriger leurs filatures du Bengale, à Berhamfir (il est curieux de constater que c'est dans ce canton des Indes anglaises que s'établit plus tard la famille de ma belle fille Gladys, dont le père était fonctionnaire colonial britannique).

Georges s'en va en Amérique avec son ami Palladini. Ils élèvent des chevaux au Texas, jusqu'à ce que le Grand-Père le somme de revenir et de reprendre sa place dans les moulinages et les filatures de la "Ditta Beaux".

Léon, profitant des relations de son père avec le groupe Gévelot - Bienaimé, monte une fabrique de cartouches à Barranzata, près de Milan. Elle connaît une grande prospérité, mais finira tristement en 1970, après trois quarts de siècle.

Maurice reste seul fidèle au poste jusqu'à la fermeture dans les années 1930 sous la pression des brimades Mussoliniennes. Après quoi il se fixera à Nice avec sa famille jusqu'à la fin de ses jours en 1951.

Passé la cinquantaine, notre grand-père prend les choses plus à l'aise. Il se contente de diriger de loin - heureux temps ! - en partageant sa vie entre Paris (154 rue de Rivoli), Baden-Baden, Taormina, et autres villes d'eaux ou de plaisance.

Entre temps, mon père, après son séjour aux Indes, avait fait le tour du monde, séjournant au Japon où il noua des relations d'affaires avec les filateurs nippons qui commençaient déjà à envahir le marché mondial de la soie. Il aura plus tard chez lui, à Lyon, un rayon "Japon" et c'est un de ses employés japonais, M. Machiko qui m'apprendra mes lettres, avant que j'aie à l'école. Du Japon, il passe aux Etats-Unis, où il dirige à New-York le bureau de la grande Maison Guérin, marchands de soie, ancêtres de la Banque actuelle.

Comme les Payen, les Guérin vont jouer un grand-rôle dans les af-

faïres Beaux :

À Milan, leur importante succursale est dirigée par Mr Gabriel Valette, père de mon bon ami et futur associé André Valette. Ledit Mr Valette eut sous ses ordres Henri Marcellin, qui peu de temps avant la guerre de 1914 épousa ma cousine Marguerite, fille de mon oncle Georges. Il quitta alors Guérin pour remplacer son beau-père dans la Ditta Beaux, jusqu'à sa liquidation. Le pauvre oncle Georges devait lui aussi finir ses jours à Nice très âgé, aveugle, mais toujours gai et drôle.

Chez Guérin, enfin, il y avait à Lyon un Mr Georges Chabert, fils d'un moulinier ami de mon grand-père : mon père, qui vient de rentrer en Europe, s'associe avec lui pour fonder en 1898 la Maison Beaux Chabert 14 place Tolezan, à Lyon, pour le négoce des soies. Ça fait le troisième du nom.

C'est en cette même année 1898 qu'il épouse à trente cinq ans ma mère, âgée de vingt quatre. Elle est fille d'un moulinier de Privas établi à Lyon, Louis Giraud, né en 1824, et de Noëlle Tapissier, la treizième des quinze enfants d'un autre soyeux, Louis Tapissier, par qui nous sommes apparentés à tant de familles lyonnaises. (Voir le petit livre rouge offert en 1954 par notre cousin Robert Ferrier - créateur de la gaine Scandale : Famille Tapissier - Laporte 1799 - 1954).

Voilà donc au début du XX^e siècle la branche aînée des Beaux qui se réinstalle à Lyon, tout en laissant tous les autres descendants d'Auguste III, mes oncles, tantes et cousins faire souche en Italie.

Georges, à Milan où il eut de deux mariages quatre enfants : Marguerite - qui épousera donc Henri Marcellin, et Louis, "Gigetto", mon cher contemporain, qui fut presque un frère pour Jean et moi avec qui il fit ses études à Lyon - puis, dans la seconde "fournée" Hélène (Madame Vincent) et Henri, bien plus jeune.

Léon, également à Milan - épousa Melle Marie Frette, fille du cotonnier de Monza, d'origine dauphinoise, dont il eut deux enfants : Charles et Amélie (Lily) qui deviendra la femme du professeur Vercelli, illustre médecin phrénologue.

Maurice, le plus jeune fils, reste longtemps célibataire à Milan.

À Milan également, ma tante Amélie, la cadette, et aujourd'hui la seule survivante, épouse le Docteur Gaspare Calderara, riche notable qui ne

pratiquait par la médecine, ayant lui-même peu de santé. Ils partageaient leur temps entre la via Dante et leur magnifique propriété de Pallanza, sur les bords du lac Majeur, avec leurs trois enfants : Luigi, Alfredo (père de France qui se maria en 1961 avec ma nièce Marie Françoise Beaux-Visseaux) - et Teresa, qui mourra religieuse à Rome.

Enfin, ma tante Louise avait épousé le Consul de France à Florence, Henri Ducessois de Prat, neveu de Baudelaire. Ils vivaient en Toscane dans leur noble résidence de Signa, la villa Colle Bertini commencée sous la Renaissance dans un domaine qui avait appartenu aux Français depuis Charles VIII et les guerres d'Italie. Nous avons tous défilé dans cette magnifique et accueillante demeure où régna, et règne encore, la plus charmante hospitalité. Des quatre enfants Ducessois l'aînée, Geneviève, dite Mini, qui est toujours la bonne hôtesse de Signa, épousa après la première guerre mondiale un héros mutilé le Colonel Cesare Galli di Paratesi, père de Lorenzo. Le second, ce fut Pierre mon contemporain tout comme Louis-Gigetto (fils de Georges). Nous formions un trio de cousins très unis, et Pierre s'engagea dans le même régiment que moi en 1917. Il devait, hélas, mourir en pleine jeunesse en 1925 d'une crise cardiaque. C'était un être charmant, plein de fantaisie, et un cœur d'or. Le troisième, le calme et doux Raphaël, époux de Nella vit également à Signa avec sa sœur et ses neveux Lorenzo et Amina. Enfin, la quatrième, Gisèle, mourut à 15 ans.

Dès les premières années du siècle, le Grand-Père avait déjà une belle brochette de petits enfants, qui l'adoraient tous.

VI

ITINERAIRE DE LA FAMILLE : 4^e ETAPE XX SIECLE. TOUJOURS LYON, MILAN, PUIS MONTPELLIER, ALGER ET PARIS

Au foyer de mes parents, à Lyon, j'avais vu le jour le 27 novembre 1899, 10 rue Président Carnot. Traversant la rue, mon Père et ma Mère déménagent au 6 de la rue Gréllée, où naît en 1901 mon petit frère Georges, qui mourra en 1905 des suites d'une rougeole - lui aussi.

Jean était né à Lasalle en septembre 1902 - dans la vieille maison que le Grand-Père avait fait transformer à l'italienne, en l'ornant de ses curieuses arcades, de ses terrasses et des mosaïques du salon. Mon Père en

était devenu le propriétaire à la mort de sa mère en 1903.

La naissance de mon frère Maurice, le 24 décembre 1906 marque l'apogée du bonheur de mes Parents. Ils venaient de s'installer confortablement au 5 quai des Brotteaux dans un appartement bien agréable, où, grande innovation, on mit le chauffage central ! Là, régnait sur la nursery une excellente femme, ma nourrice Julie Venet, qui fut une autre mère pour nous, et un pilier de la famille (toujours coiffée de son bonnet bressan qui recouvrait une belle perruque qu'elle quittait chaque soir, elle nous accompagnait à l'école, chez les demoiselles Sue quai de l'Hôtel Dieu (Jules Courmont). J'y avais débuté en 1905 auprès de mon camarade Jacques Rubellin, le futur bâtonnier. On voisinait beaucoup avec les bons amis Robatel qui habitaient l'étage en dessous. Leur grand-mère Buffaud avait été autrefois les correspondants de mon Père quand il était collégien, et le brillant Jean Buffaud, comme ses neveux Chanay - eux aussi dans le même immeuble - étaient les grands amis de mes Parents. Tout le monde était très musicien. Monsieur Robatel jouait fort bien du hautbois. Il avait un petit orchestre de chambre qui se réunissait chez lui, où ses filles tenaient leurs parties de cordes et de piano. Nos camarades, les fils, Georges, et Henri dit Bizuth, se contentaient de jouer du tambour, et le valet de chambre était le timbalier. J'étais ravi lorsqu'on me permettait de les écouter. C'est probablement là que germât dans mon subconscient d'enfant la passion du hautbois et l'idée de la Voix de la Muette.

Les affaires de la Maison Beaux Chabert sont prospères. Ma Mère, très choyée par son mari, se distingue par son élégance. Nous sommes élevés à l'Ecole Ozanam. L'été, avant d'aller à Lasalle, on loue à côté de Lyon, à Fontaines, la propriété Pétrequin aux beaux ombrages.

C'est là, hélas, qu'éclate l'orage : mon Père, infatigable marcheur, ressent des essoufflements. On diagnostique une maladie de cœur qui doit l'emporter six ans après. Il va avoir besoin de beaucoup de ménagements. Il prend un second associé, bien plus jeune, et la maison devient Beaux, Chabert et Payet. Impossible de passer à Lyon les mois les plus froids. On commence donc dès 1907/1908 à hiverner à Cannes, en villa avec le Grand-Père qui nous accueille généreusement. Cette alternance Cannes - Lyon durera plus de dix ans, pendant lesquels Jean et moi voltigerons tous à tour de l'Ecole Ozanam - Lycée Ampère, au Collège Stanislas de Cannes. Cependant en 1909/1910, on veut changer et se rapprocher de Lasalle, où nous passons chaque année de si bonnes vacances avec nos amis du cru, Antoine Damon (neveu du curé, polytechnicien) les petits en-

fants du père Crès (les Godard), Pierre Vièlles, les Dagnères, Robert Dreyssé... Mes parents louent donc à Montpellier la villa Alioet, ancien chemin de Castel-nau. C'est ainsi que sous l'égide de leur ami commun, l'excellent Monsieur Edouard Payen, ils font la connaissance de mes futurs Beaux Parents, les Jean Chevallier, récemment installés eux aussi au quartier de la Pierre Rouge où ils viennent d'acheter la villa Louise qui deviendra le cher Dome Marguerite.

Jean et moi sommes vite compagnons de jeux de nos futures femmes, Tatette et Cléclé et leur frère Charlot, alors que notre petit frère Maurice fait des pâtés avec Wladi. Pour recevoir dignement les Chevallier, ma Mère offre un grand dîner où le maître plat était un fameux filet de 19 frs ! prix fabuleux pour l'époque : l'équivalent d'un costume d'enfant.

Mais le mal s'aggrave. Mon père est de plus en plus éloigné de ses affaires, de même que son associé Georges Chabert qui commence à souffrir de troubles mentaux. La dessus, profitant sans doute de ce manque de surveillance, un filateur napolitain, à qui ils avaient avancé des sommes importantes, "mange la grenouille" et les ruine, ce qui ne peut qu'empirer leur état. Georges Chabert se retire et Louis Payet devient le principal associé, avant d'être bientôt le seul patron de L. Payet & Cie quand mon père se retire à son tour en 1912.

Un an auparavant, en octobre 1911, il avait éprouvé sa dernière grande joie à la naissance de son unique fille Suzanne, votre Tante Zette, maintenant Madame Hervé Diffre.

Puis, les crises cardiaques se rapprochent. Mon Père ne peut plus supporter le climat de Lyon. On cède l'appartement du quai des Brotteaux aux Valette qui viennent de quitter Milan, et on en loue un à Montpellier, rue Clos René, en face du square, pour se rapprocher de Lasalle et des amis Chevallier. On devait s'y installer après la rentrée scolaire de 1913, que Jean et moi avions faite au Lycée de Montpellier. Mais dès le 6 octobre notre future belle mère vient nous chercher pour nous amener à Lasalle où nous trouvons notre père sur son lit de mort. Adieu les beaux jours de l'enfance. Cette catastrophe nous réserve encore plus autour de notre mère que tant d'épreuves ont épuisée malgré tout son courage et sa foi profonde.

Elle revient à Lyon pour être plus entourée par sa propre famille notre bonne grand-mère Giraud et nos Oncles et Tantes : Edmond, que nous avions surnommé "le baron" à cause de ses manières solennelles, Louis, le

préféré de Maman, et Anne-Marie Seigle. Le mari de cette dernière était un pittoresque ingénieur barbu qui fut, sans en tirer profit, à l'origine de deux innovations, pourtant de taille : l'automobile, dont il dessina un des premiers modèles français et... la machine à laver ! Leurs quatre enfants furent nos camarades d'élection. Modie, l'aînée, qui sera plus tard M^{me} Groues, de Mexico, que vous connaissez tous. Marcelle, M^{me} Diserens, du Vésinet. Germaine Margue, ma jumelle, qui habite encore la Maison d'Euully où nous cueillimes tant de cerises. Le dernier, Louis, contemporain de Jean se tua en moto à dix huit ans, hélas.

Ma mère avait également une soeur à Grenoble, M^{me} Guerry - mère de René Gravier, de Lyon, et de deux fils restés à Grenoble, Marcel et Raymond - et aussi un frère à Nice : Pierre, peu connu de nous et mort sans postérité.

En outre de sa mère et de ses frères et soeurs, Maman était très entourée à Lyon par les innombrables Tapissier, ses cousins Mercier, Ferry, Caire, Bernardin, Ogier, Olivier, Hutet, Avocat, ... et j'en passe.

Aidé avec beaucoup de dévouement par notre oncle Maurice Beaux, notre tuteur, qui vient souvent la voir de Milan, notre mère s'installe 6 rue Duquesne. On nous met au lycée Ampère où j'entre en troisième, Ozanam devenant trop cher pour notre budget qui repose désormais uniquement sur la généreuse subvention de Grand Père.

En août 1914, la guerre éclate alors que nous nous trouvons au Villars de Lans, où Maman avait cherché à refaire sa santé très éprouvée par son chagrin et ses difficultés matérielles. Le dernier régiment qui passe dans le pays est le 2^e d'Artillerie où mon aîné et mon ami André Valette est aspirant. Peu après, on apprend la mort du lieutenant de dragon Paul Chanay Robatel, mari de la grande amie de ma Mère, qui en est très affectée.

La vie est bien dure pendant les années de guerre. Maman se consacre entièrement à nous, aidés Dieu merci par le dévouement de la Nounou et de la fidèle Justine, qui idolâtraient respectivement les deux petits : Maurice et Zette.

Mais le principal réconfort, en dehors du Grand Père, vient toujours de Milan, de l'Oncle Maurice, qui se marie alors sur le tard, en 1915, avec la charmante Tante Emma di Lorenzo de Naples. Leurs trois enfants sont maintenant Liliane (Madame Albert Lescart) - Mariolina, directrice du Lycée

de Massy - et Marcel Beaux, brillant diplomate en poste à l'Ambassade de France à Mexico.

Ma mère passe tous ses hivers auprès du Grand Père à Cannes, où l'on nous met pensionnaires Jean et moi à Stanislas, avec quelques alternances au Lycée de Lyon. Nous étions alors confiés à la femme de l'Oncle Louis Giraud, la très gentille Tante Henriette - née Chatillon. Elle nous gardait rue Duquesne pendant que son mari était au front. Ce fut le cas notamment en 1916/17 quand j'étais en philo à Ampère, avec mon incoubliable maître, M^r Chabot et mes non moins chers camarades André Latreille, Charles Ravier, Jacques Rubellin, Georges Bourron.

Depuis 1915, Jean et moi avions été très soutenus par la précieuse affection de l'Abbé Marius Charrin, ancien professeur de Jean à Ozanam, revenu du front criblé d'éclats d'obus et réformé après une longue convalescence à Lyon.

J'aurais aimé préparer l'Ecole Navale. Mais mon oncle Maurice, notre tuteur s'y opposait, en me faisant un devoir "d'entrer dans les affaires". - comme on le disait alors - pour prendre la suite de mon Père, et subvenir aux besoins de ma Mère et de mes frères et soeur. Cette perspective, qui m'apparaissait cependant comme une obligation contraignante était loin de m'enchanter - et mon second bachot terminé en juillet 1917 il me tardait d'aller à mon tour participer à la guerre qui se prolongeait. Aussi, après un bref stage d'été dans les filatures familiales en Italie me suis-je engagé en novembre, en même temps que mon cousin Pierre Ducessois, au 54^e Régiment d'Artillerie, dont le dépôt était à Lyon, au quartier de la Doua. Là, j'ai pu passer le concours d'admission à l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau d'où je suis sorti aspirant au 22^e régiment que j'ai rejoint au front à la fin de septembre 1918, juste à temps pour tirer les derniers coups de canon avant l'armistice du 11 novembre. Ensuite, mon service militaire de trois ans s'achèvera en occupation en Allemagne, comme sous-lieutenant au même régiment, et enfin, à Reims, en 1920, au macabre secteur de l'Etat Civil aux Armées. (Je devais récidiver comme officier d'Artillerie en 1940... et cela se termina par une année de captivité à Soest, en Westphalie.)

Entre temps, mes permissions de 1919 et 1920 m'avaient fait retrouver à Lyon et à Lasalle mon amie d'enfance, Tatotte Chevallier. Elle aussi ne voulait pas me voir marin... mais elle accepta de devenir ma femme le 8 janvier 1921.

J'étais alors stagiaire à Milan dans la maison grand paternelle sous l'œil bienveillant de l'Oncle Maurice et d'Henri Marcellin.

Au printemps, Je rallie Lyon pour y entrer chez Louis Payet et Cie l'ancien associé de mon Père. Mais une incompréhension mutuelle empêche la réalisation de ce projet, et, après un bref séjour en jeune ménage au cours d'Herbouville, dans l'appartement de l'Oncle Louis, la mort de mon petit beau frère Wladi nous ramène à Montpellier. Devant l'échec de mes négociations à Lyon, mon beau père m'offre d'aller secourir son propre père, très âgé, qui dirige à Alger la société Lasmallas.

Cette affaire avait été fondée en 1880 par ce Mr Charles Chevallier et ses amis lyonnais, les Dumont, les Payen, etc... pour la fabrication et la location des futailles, construites avec des bois merrains importés de Russie et d'Amérique par la Maison Jean Chevallier et Cie c'est à dire mon beau père à Montpellier, et ses deux frères : Etienne, à la Nouvelle Orléans et Bordeaux, et Charles à Odessa et à Sète. Je devais en outre m'occuper des futailles d'une Tante de ma femme, M^{me} Veuve Cateau qui vivait à Alger avec sa sœur Marguerite Chevallier. J'accepte avec reconnaissance, et nous voilà partis en septembre 1921 pour l'Algérie.

Mais avec la mort alterne la vie : dès la Saint-Jean de 1922 nous étions les heureux parents de Maguy. En février 1924 c'est au tour de Tito qui vient au monde pendant que les pompiers éteignent un feu de cheminée dans l'immeuble où nous habitons 23 ter Boulevard Carnot (signe avant coureur de son tempérament ardent!) Francine arrivera avec le printemps de 1927 à deux pas de là, au n° 29 devant le petit square Bab Azoum.

Nous passons huit années bien heureuses à Alger où nous nous lions avec de très chers amis : les Granier, les Houssay, les Robe (de la Dépêche Algérienne), les Louis Parlier et les Paul Castelnaud, qui ont aussi des attaches montpelliéraines.

De l'autre côté de la Méditerranée, mon frère Jean épouse Cléclé Chevallier, la sœur de ma femme et devient également le collaborateur de notre commun Beau Père pour sa gestion financière et agricole.

C'est ainsi que de la branche Auguste Beaux de Lyon, représentée toujours par notre mère et mes plus jeunes frère et sœur Maurice et Suzanne, se sont détachés deux surjeons :

Le rameau de Montpellier - qui subsiste toujours avec les Jean et

leurs quatre enfants. Ils perdront plus tard, en 1943 le charmant Jaquet, le troisième - et Bernard l'aîné s'en ira au Maroc puis à Paris. Mais le second Michel et le dernier Jean-Philippe sont devenus au "Clapas" agriculteurs comme leur Père.

Et pour un temps notre petit rameau d'Alger.

Pour un temps, oui, car bien des choses vont nous faire souhaiter le retour en métropole. Le climat ne me convenait guère. Puis, voyant grandir mon jeune beau frère et les cousins Chevallier - qui étaient des enfants lors de notre mariage, j'avais un peu l'impression d'usurper leur place. L'oncle Etienne, frère de mon Beau Père, malade à Bordeaux, était venu se fixer à El Biar en 1924 avec sa femme américaine, Tante Corinne, et leur deux fils Georges et Jacques. Je pensais que mon poste devrait revenir un jour à l'un d'entre eux. En fait il n'en fut rien, car Georges devint un courageux colon, et Jacques un brillant politicien, maire d'El Biar, député maire d'Alger, et même Secrétaire d'Etat à la Défense Nationale dans le gouvernement Mendès France - il fut aussi un grand bâtisseur en France comme en Algérie, dans cette Algérie à laquelle il resta si attaché même après l'indépendance. Ce sera en pratique l'Oncle Etienne qui se remplacera chez Lasallas.

Je quitte, en effet, l'Algérie en 1929, et, soucieux de ne pas dépendre toute ma vie de mon beau père, que j'aimais cependant beaucoup et qui me le rendait je crois, nous venons nous installer à Paris où je vais essayer de me faire une situation dans la soierie, pour revenir aux traditions ancestrales. La fondation de Beaux Valette en décembre 1930, en association avec mon vieil ami André Valette donne naissance à la quatrième formule soyeuse des Beaux, cette fois à cheval sur Lyon et Paris.

C'est aussi l'amorce d'une migration vers la capitale, où viendra bientôt me rejoindre mon jeune frère Maurice qui, à la sortie de Centrale entre chez Gévelot - il épouse alors l'un de ces "petites Vissieux qui font les grandes lumières" la charmante Faulette, dont les parents seront comme les Chevallier, de précieux amis pour ma mère. Vous savez tous que Maurice disparut tragiquement en 1944, au moment de la Libération, dans une forêt du Morvan - et c'est pour mémoire que je cite le nom de ses quatre enfants, vos contemporains : Marie Françoise, épouse de Franco Calderara, son cousin de la branche de Milan, Jean Maurice, Pierre, Olivier et François dont je n'ai pas besoin de vous préciser les alliances et la progéniture.

Bien que mon propos soit de ne pas m'étendre au delà de la guerre de 1940-45, qui marque à peu près le début de votre génération, signalons cependant qu'après 1960, d'autres descendants du Grand Père viennent se fixer à Paris. D'abord les filles de mon Oncle Maurice Liliane et Mariolina, et le dernier fils de mon Oncle Georges Henri. Puis, plus près de vous, en fin de sa carrière au Crédit Lyonnais, mon beau frère Hervé Diffre, ma soeur Zette et leurs six enfants, Bruno, Philippe, Jean-François, Marie Hélène, Florence et Marie Ange. Pour eux, aussi, vous êtes parfaitement au courant de leurs mariages et de leurs positions actuelles.

Revenons donc en arrière, en 1932-1933, après les mariages de Maurice et de Zette, Maman ne veut plus rester seule à Lyon dans son appartement de la place du Petit Change. Pour se rapprocher des Jean, des Chevallier, et de Lasalle où elle continue de passer l'été, elle s'installe à Montpellier au couvent des Franciscaines, auprès de notre tante Marie Chevallier. Elle y passera trente ans de sa très longue vie, toujours bonne, aimable, discrète, et pieuse, tout en restant élégante et mondaine dans son petit cercle d'amis fidèles. Sa présence consolide notre branche Montpelliéraine.

Quant à la branche lyonnaise, le départ de ma Mère l'aurait éteinte sans la présence de la Maison Beaux Valette, qui m'attirait très fréquemment à la rue du Garet. Elle reprendra vie après la guerre lorsque mon fils Tito (Auguste V Robert) se fixera à Lyon, en venant de Bordeaux où il faisait un stage chez Jean Chevallier et Cie. C'est à Bordeaux qu'il a rencontré Gladys, sa femme, par qui les Beaux restent encore bien présents à Lyon avec Hubert, Patay et Margery - après la mort prématurée de leur cher Dado.

J'arrête ici, vers 1950, c'est à dire à une époque qui vous est familière, la longue histoire des Beaux. Vous les avez vus partir des causses de la Lozère au début du XVII^e siècle pour Lasalle, après une étape à Saint-André de Majencoules. Puis de là, mais sans se couper de la souche Lasalloise, se fixer à Lyon au XIX^e siècle, d'où, après une implantation solide en Italie, la famille a pris de nouvelles racines à Montpellier et à Paris.

Elle a certes perdu de ce caractère tribal, qu'elle avait conservé tant qu'elle était groupée à Lasalle avant Louis Philippe. Puis le clan s'était reformé autour de mon grand père, fils unique, qui fut un prodigieux fédérateur par son exceptionnel prestige. Maintenant, la vie moderne nous pousse à l'individualisme.

Cependant, même les plus dispersés des Beaux sont restés fidèles au souvenir de la vieille maison de Lasalle, d'où j'écris ces lignes au soir de ma vie, pour essayer d'entretenir en vous le précieux esprit de famille. Dieu veuille que cette chère maison reste un centre de ralliement, comme elle le fut en 1964 lorsque nous y avons fêté les quatre vingt dix ans de notre Mère bien aimée. Dieu veuille surtout qu'elle assure un lien solide de l'unité familiale entre vous tous.